

Jacques Mirenowicz

Philippe Madec : L'architecture empathique et bienveillante est complice de la vie¹

Entretien pour le numéro 53 de La Revue Durable (Suisse)

Dans tout son travail d'architecte et d'urbaniste, Philippe Madec part en quête de l'action écoresponsable. Bien plus qu'une simple et nécessaire maîtrise technique, c'est là un engagement à tirer le meilleur parti du génie de chaque lieu, à valoriser ses atouts tout en réduisant au minimum le recours aux ressources matérielles¹.

Philippe Madec doit sa sensibilité aiguë à l'égard du monde à sa Bretagne natale. Mais son diplôme d'architecte obtenu à Paris ne lui disait pas comment associer ce trait et ce métier. Depuis qu'il a trouvé – grâce au Régionalisme Critique – les outils pour y parvenir, il les explore avec bonheur, et trace une voie pour les maîtres d'ouvrage qui cherchent, sur les lieux dont ils ont la responsabilité, à bâtir dans le respect du vivant.

L'architecture, souligne Philippe Madec, a vocation à faire le meilleur accueil possible à la vie. L'aventure de cette personnalité – membre du Club de Rome depuis 2010, Global Award pour l'architecture soutenable² en 2012 – est d'autant plus exemplaire qu'il a la plume facile et explique volontiers son histoire et sa démarche³.

LaRevueDurable : Chez vous, l'écriture et l'architecture vont de pair ?

Philippe Madec : Après mes études, j'ai passé sept années à chercher à comprendre ce qu'est une architecture écoresponsable. Durant cette période, j'ai beaucoup voyagé. J'ai notamment vécu à Essaouira, ville portuaire du Maroc sur la côte atlantique, à l'époque encore authentique. Et je me suis mis à écrire.

L'écriture clarifie les idées et donne la leçon d'avance qu'il faut avoir pour pouvoir enseigner. Plus tard, les chantiers ont consolidé cette base : le chantier, c'est la réalité de la matière, de la mise en œuvre, du métier d'architecte. Il donne tout son sens à l'écriture.

A LA RECHERCHE DE L'ACTION ECORESPONSABLE

LRD : Avant d'évoquer votre pratique d'architecte, votre quête, partie d'un village de Bretagne avec une escale au Maroc, a trouvé son aboutissement aux Etats-Unis.

PM : J'ai trouvé, avec l'historien, critique et théoricien, Kenneth Frampton, à l'Université de Columbia, à New York, les outils du Régionalisme Critique qui ouvre la porte à ce qu'est l'écoarchitecture.

¹ Philippe Madec est architecte et urbaniste, à Paris et à Rennes, et professeur à l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Bretagne, à Rennes.

LRD : Le Régionalisme Critique n'est pourtant pas une écoarchitecture.

PM : Le lien entre les deux vient de mon histoire. Ma famille, ostréicultrice, vivait très aisément les Trente Glorieuses dans un village du Nord Finistère, Carantec. Mais au milieu des années 1960, la maladie a frappé les huîtres durant trois années. Ce qui m'était jusqu'alors paru une force, la nature qui nous faisait vivre et nous rendait aisé, se révélait soudainement faible et fragile.

La maladie est arrivée du Japon. Et c'est l'eau qui autorisait son développement : la fragilité de la nature m'est alors apparue comme une vérité. Par ailleurs, en Bretagne, la relation entre la nature et la culture se vit très fortement. Cet événement et ces circonstances m'ont fait saisir mon lien profond avec la nature. Je suis alors fondamentalement devenu écologiste.

LRD : Si cela était si simple, il y aurait des écologistes partout : tout le monde n'est pas fils d'ostréiculteur breton, mais tout le monde peut savoir aujourd'hui que les écosystèmes sont très vulnérables. Or, les écologistes restent très – beaucoup trop – minoritaires.

PM : Mon grand-père a joué un grand rôle dans mon évolution. Meunier, il produisait son électricité depuis les années 1920, ce qui le rendait autonome. Et surtout, il était sourcier. Un jour, il a mis dans ma main un pendule. Depuis, je suis sourcier.

Ce qui est invisible mais bien là, ce que la nature produit mais qu'on ne perçoit pas, mon corps l'a ressenti. Ma relation à la nature est alors devenue sensible. Je n'avais plus à l'intellectualiser. Chaque fois que je prends une baguette – je n'ai pas besoin d'un bâton de coudrier –, je sens dans ma main le lien à la nature. C'est la base qui est en moi.

A Paris, j'ai appris l'architecture moderne, abstraite, notamment Le Corbusier. Complètement nouvelle pour moi, elle me paraissait magique, belle, généreuse, même si je peux maintenant la critiquer. Mais une fois mes études achevées, je ne savais pas comment utiliser ces connaissances.

LRD : Vous ne saviez comment associer votre sensibilité très forte et très précoce à votre métier.

PM : Ce qu'on m'avait appris n'avait rien à voir avec mon vécu. Il ne restait rien de la relation nature-culture qui m'avait tant parlé durant mon enfance et mon adolescence. Pire, au lieu de dire que le paysage précède l'architecture et lui demande de s'adapter, on me disait que c'est l'architecture qui fabrique le paysage.

LRD : En quoi le point de vue de Frampton vous a-t-il éclairé ?

PM : Frampton part des acquis de l'architecture moderne, mais souligne l'importance de la relation à la topographie, à la proximité, à la matière, aux ressources, à la présence du corps par le toucher : avec cette perspective, l'architecture, c'est de la matière mise en œuvre dans un milieu et pas juste une forme abstraite placée au gré du bon vouloir de l'architecte⁴.

Cette vision critique de l'architecture concilie le fait d'être moderne, de s'intéresser aux gens, de ressentir de la générosité pour eux et une conception du rapport nature-culture que l'enseignement de l'architecture moderne écartait, qui fait écho à mon vécu d'enfant. Avec cette leçon essentielle et quelques lectures, notamment *Eloge de la différence* d'Albert Jacquard⁵, le monde s'est soudainement ouvert.

Tout s'est éclairé un matin de mai 1984, dans la grande bibliothèque d'architecture d'Avery Hall, à Columbia. J'ai pris comme d'habitude les livres dont j'avais besoin, en ai ouvert un, puis l'ai refermé. La

clef était simple : ce qui est condamnable, c'est la confusion entre unité et universalité. La seule universalité qui vaille, c'est la différence, que Frampton nomme idiosyncrasie. J'avais compris que chaque contexte géographique et culturel rend chaque projet particulier.

LA VIE QUI COULE

LRD : Une fois que vous avez vu la lumière, comment êtes-vous passé à l'étape suivante, c'est-à-dire aux chantiers, à la réalité de la matière et de sa mise en œuvre ?

PM : Mon ambition a toujours été de construire. Une fois trouvée la réponse à ma question, je suis rentré en France, j'ai publié mon premier livre, sur Etienne-Louis Boullée⁶, ouvert mon agence et proposé d'enseigner. Mais aucune école d'architecture ne s'intéressait à ce que j'avais à dire sur le paysage. J'ai donc enseigné à l'École supérieure du paysage de Versailles. J'ai aussi eu la chance de pouvoir enseigner le paysage à l'Université de Harvard.

LRD : Dans un texte récent intitulé Oser⁷, vous dites que l'architecture est bienveillante, empathique et complice avec la vie : que recouvrent ces termes ?

PM : L'architecture est l'installation de la vie par une matière disposée avec bienveillance. C'est là ma définition : son fond, c'est de rendre service. Le soir, quand on rentre chez soi, on se déshabille, on se met à nu. Et ce à quoi on se confie le plus, c'est au mur à côté du lit. C'est à lui qu'on témoigne la plus grande confiance. Et c'est l'architecture qui l'autorise. Si ce mur n'était pas là, on ne serait pas aussi humain le lendemain matin. C'est un grand souci, évidemment, pour ceux qui n'ont pas de logement.

Cette relation à la matière est l'expression de la bienveillance de l'architecture vis-à-vis des humains et, du point de vue de l'écoresponsabilité, de la matière. Ensuite, l'empathie pour la vie conduit l'architecture à agréger les faiblesses et les insuffisances de chacun pour fabriquer un tout. Cela est possible parce qu'elle met ensemble des éléments matériels et idéels – des intentions, des volontés, des émotions – dans des réalisations qui créent des situations humaines. C'est là une capacité incroyable.

Mais c'est la complicité avec la vie qui m'étonne le plus. Les architectes n'ont pas la réponse à la question du sens de la vie, mais ils sont capables de l'installer, de lui consacrer des lieux où elle va couler. Cette complicité est plus forte que la capacité à dire : « La vie, c'est cela. » Le poète René Char dit qu'on fait des planches à vivre. C'est une des raisons pour lesquelles l'architecture me touche autant.

LRD : Le problème est que trop de réalisations actuelles malmènent cet idéal.

PM : Je ne le crois pas : même si une architecture n'est pas belle, pouvoir mettre un lit à un angle de mur reste une belle chose.

LRD : Mais on bétonne à tout va sans respecter la vie.

PM : Ce que je viens de décrire, c'est le rôle de l'architecture universelle. Mais il est vrai qu'on tend à l'oublier. En France, on a senti l'envie des maîtres d'ouvrage de faire autrement de la fin des années 1990 au milieu des années 2000. Depuis, il y a un reflux. Mais aujourd'hui encore, certains maîtres d'ouvrage sont très engagés. C'est pourquoi je ne suis pas pessimiste. J'arrêtera ce métier si je l'étais.

Les choses ne vont pas bien, sont compliquées, il y a les difficultés économiques, le Greenwashing. Dès qu'il faut économiser, on le fait sur le dos de l'environnement et pas sur le prix du terrain ou sur le revêtement mis dans le bâtiment. Mais ce sont là des raisons pour se battre. Je suis professeur depuis

la fin des années 1980, et je vois les générations d'étudiants évoluer, y compris dans les écoles d'ingénieurs.

LRD : Dans le bon sens ?

PM : Profondément. On leur a dit dès le berceau qu'ils devaient sauver la planète. Cela est clair pour eux. C'est d'ailleurs pourquoi il est souvent difficile d'enseigner le développement durable, car les étudiants ont une leçon d'avance sur leurs enseignants. L'enjeu est de ne pas les démobiliser, de leur donner les bons outils.

Leur génération a des valeurs que la mienne n'avait pas : l'altruisme, le sens du partage. Je le vois avec mes enfants et mes étudiants. Les générations qui arrivent ont, sur ce plan, une leçon à donner à celles qui les ont précédées. C'est le plus bel espoir pour demain.

LE PROJET PARTAGE

LRD : Comment traduisez-vous votre idéal de l'architecture universelle dans vos projets ? Quelle réalisation exprime au mieux cet idéal ?

PM : J'ai commencé ma pratique au début des années 1990, quand l'écoarchitecture n'était pas en vogue. J'ai toutefois rencontré, en 1991, peu après mon retour des Etats-Unis, les élus d'une commune du Nord-Finistère, Plourin-lès-Morlaix, avec laquelle j'ai pu travailler⁸. Dans ce bourg de 900 habitants, j'ai vu qu'il est possible de construire avec les habitants. La base de tout projet architectural, c'est la médiation, la participation, la parole.

LRD : Quel était le but, à Plourin-lès-Morlaix ?

PM : Il était de construire un centre dans un territoire qui n'en avait pas avec les gens qui étaient là, en utilisant les ressources locales, la carrière proche, et avec une architecture qui ne faisait pas la part entre le contemporain et l'ancien. En 1991, les enjeux différaient de ceux d'aujourd'hui, mais la première chose est que si on ne partage pas, on ne peut pas avancer sur une aventure commune. La discussion sert essentiellement à partager pour prendre des décisions ensemble qui font que le projet tiendra quand l'architecte ne sera plus là.

J'ai dessiné des plans en 1996. En 2008, la municipalité, qui avait changé, m'a demandé s'ils étaient toujours bons. Cela renvoie au propos de Hannah Arendt sur le projet partagé. Il ne s'agit pas de savoir qui a l'autorité. Je ne suis pas l'architecte qui dit : « Ayez confiance en mon talent : je vais vous faire quelque chose de beau et vous serez heureux ! » Ce qui fait autorité, je le vis tous les jours, c'est le projet partagé.

Les projets sont aujourd'hui hyper complexes et l'architecte n'est là que pour un temps. A Plourin-lès-Morlaix, on a fini en 2004. Mais le projet se poursuit parce qu'on a construit une culture commune. L'enjeu central est culturel et non pas technique.

LRD : Qu'est ce qui, dans ce projet culturel partagé, fait qu'un centre-ville a émergé à Plourin-lès-Morlaix ?

PM : On a inventé la ville de la pantoufle. Certes, tout le monde a sa voiture. Il est impossible de faire autrement. Cependant, sa place n'est plus au centre du village, mais en périphérie. Et on a ouvert trente portes ou passages piétons dans le centre. Cette porosité du bourg implique une autre pratique de l'espace public. Mais surtout, est née à Plourin-lès-Morlaix la certitude qu'on peut faire de la médiation

pendant quinze ans et aboutir à un beau projet. A partir de la confiance dans les idées partagées et leurs fondements qui en ressort, des chemins se tracent qui étaient imprévisibles au départ.

LRD : Depuis Plourin-lès-Morlaix, votre travail a changé d'échelle. De 2010 à 2012, vous avez participé à un processus participatif sur le Val de Durance, en Région Provence-Alpes-Côte d'azur⁹. La médiation pour aboutir à un projet partagé se mène-t-elle de la même manière à des échelles aussi différentes ?

PM : Beaucoup d'urbanistes se cantonnent à la métropole, aux grands projets urbains, sans faire l'expérience de tout le territoire. Je continue à travailler avec des bourgs de 600, 800 ou 1000 habitants. Quand on sait le faire à ce niveau et sur une métropole, on sait ce qui est juste pour chaque échelle du territoire. On ne dessine pas une avenue d'arbres dans un village de quelques centaines d'habitants. On ne travaille pas sur un certain type d'ouvertures dans une métropole. Et on ne construit bien sûr pas les mêmes équipes, on ne met pas en place les mêmes histoires.

Le Val de Durance est un magnifique sujet, très rare. Ce sont près de 15 000 km² qui vont des Alpes au Rhône, de Briançon à Avignon, et l'une des plus grandes richesses françaises : il y a de l'eau, du soleil, une belle terre, du vent, de la transhumance des troupeaux, de l'énergie. Cette richesse considérable est très convoitée. Quand il n'y a plus assez d'eau à Barcelone, on en apporte de la Durance par bateau. On a même pensé, un temps, créer un canal jusqu'à Barcelone.

Mais le fond du problème est le même partout : il faut être attentif, bienveillant, laisser remonter les idées, rédiger une synthèse et mettre en jeu une proposition. Puis accepter qu'elle ne soit pas bonne et remise sur le tapis. Ce qui est commun à toutes les échelles, c'est la façon d'engager le projet complexe, d'inclure les personnes et les compétences par la parole et l'écoute. Ecouter 900 habitants est simple, mais il n'est pas plus évident d'arriver à un accord.

LRD : Qu'est devenu ce projet ?

PM : Notre étude est tombée à l'eau. Trois ans de travail ont fini dans un livre¹⁰, où elle est comparée à celles d'une équipe franco-belge et d'une équipe italienne qui aussi planché sur le sujet. Pour se donner les moyens de prendre les meilleures décisions stratégiques possibles, nous avons proposé de créer, comme en Scandinavie, un sénat de l'eau avec un tiers d'élus, un tiers de scientifiques et un tiers de citoyens. Mais cela n'a pas été retenu : le politique n'a pas pris de décision.

La Région Provence-Alpes-Côte d'azur avait pourtant très bien posé la question, qui dépasse le niveau des communautés de communes et des départements. Les trois équipes qu'elle avait sélectionnées ont toutes fait du très bon travail. Mais tout ce qui est resté, c'est notre proposition de faire la Durance à vélo. Et encore, je n'en suis pas sûr.

GRAAL ARCHITECTURAL

LRD : Cependant, beaucoup de vos projets aboutissent.

PM : Plourin-Lès-Morlaix est une réussite qui, bien que réalisé dans les années 1990, résout une partie des enjeux d'aujourd'hui. Je travaille depuis 1996 sur la commune Pacé, pôle de développement de Rennes Métropole de 10 500 habitants, où l'on fait un travail de fond qui lui aussi réussit. On pourrait parler de quantité de projets et mettre à chaque fois en avant des sujets clefs qui prouvent qu'on peut faire autrement¹¹. Une des idées fondamentales est qu'une parcelle, c'est un projet politique et pas un simple découpage de terrain.

LRD : Un projet très abouti qui est en train de voir le jour et que vous pourriez détailler un peu, c'est l'écovillage des Noés, à Val-de-Reuil, dans l'Eure, en Normandie.

PM : Ce projet exemplaire s'insère sur un terrain inondable, le long de l'Eure, dans la vallée de la Seine, où la biodiversité trouve toute sa place. Il inclut **100** logements sociaux en écoconstruction, une crèche passive, une gestion alternative de l'eau, une halle pour magasin bio et une blanchisserie en coopérative, une maison des jardiniers et une pratique maraîchère bio pour faire de la réinsertion sociale. Ce dispositif de réinsertion accompagnera d'ailleurs toutes les familles dans leurs jardins familiaux pour qu'ils soient eux aussi bio.

C'est un projet entièrement social, en locatif et en accession, dans le contexte très compliqué de cette ville nouvelle qui, un temps, a périclité. Mais qui, sous l'impulsion du nouveau maire, est en pleine renaissance. Le chantier vient de démarrer après quatre ans de mise au point. Les choses ne sont jamais simples. Mais tout a abouti. On a élargi la maîtrise d'œuvre : ce n'est plus simplement l'architecte-urbaniste, mais aussi une entreprise, des coopératives, des géobiologistes, tout ce qui est utile pour penser, au-delà du sol, une société, un projet culturel et politique partagé.

LRD : Un autre point fort de cet écovillage, c'est sa gestion des coûts.

PM : La demande était de faire du BBC¹², mais on pourra faire du zéro-énergie (sur base passive). On ne peut toutefois pas mettre le passif d'emblée en accession sociale, car l'écart de prix avec le BBC ne permet pas aux foyers modestes de devenir propriétaires même si, au final, la qualité environnementale est toujours moins chère. L'astuce consiste à proposer ces logements en BBC, mais avec un dispositif pour les rendre passifs quand leurs propriétaires le décideront.

LRD : Construire écologique ne signifie pas faire exploser les coûts.

PM : Tenir le budget est une vertu écoresponsable. C'est pourquoi j'ai un économiste dans mon atelier. Le rapport Brundtland est d'ailleurs très clair là-dessus : l'enjeu, c'est d'abord les démunis. Et pour répondre à ceux qui sont dans le souci, il faut tenir l'économie. Et pas juste faire les trois ronds ensemble [du social, de l'écologie et de l'économie, ndlr].

Ne faire de l'architecture écoresponsable que pour les bobos, c'est faire de la fracture sociale. Toutes nos ambitions sont inverses. L'accès social au logement, c'est le grand enjeu en France. Il y a un déficit de logements considérable. Et on ne peut pas fournir aux personnes modestes des logements passives.

C'est pour cela que je m'intéresse à l'industrialisation du bâtiment : il est compliqué de mettre en œuvre des chaînes de production qui font baisser les coûts. Je n'ai pas encore trouvé les partenaires, mais je cherche à aller vers les facteurs 4 et 5, c'est-à-dire vers une utilisation de la ressource à minima qui donne le même résultat que l'utilisation actuelle irresponsable de la ressource^{13,14}. Trouver l'utilisation minimale qui donne le plus grand service, c'est mon rêve.

LRD : Votre Graal.

PM : Mon Graal, oui.

LRD : Comment comprenez-vous que, malgré tous les constats sur l'état de la planète et tant d'efforts de la part de tant d'acteurs pour montrer comment en tenir compte, on assiste encore à tant d'éco-irresponsabilité ?

PM : Je peux vous répondre pour la France. Dans ce pays, l'histoire de la reconstruction est liée au béton. Je fais en ce moment un bâtiment en terre près de Toulouse. A chaque fois que je construis un bâtiment, je cherche les compétences locales. Pour la première fois, je me trouve dans une situation où, culturellement et historiquement, je peux construire en brique de terre crue. Or, le Centre scientifique du bâtiment (CSTB) me l'interdit. Je dois prouver qu'un mur de terre crue est capable de porter un plancher et de résister à un incendie. Car le sable pourrait brûler, n'est-ce pas ? On marche sur la tête parce que les lobbies tiennent les décisions techniques.

LRD : Que peut-on faire de plus pour soutenir, pousser l'émergence d'une si nécessaire culture de l'action écoresponsable ?

PM : Construire cette culture passe par l'enseignement, mais pas seulement destiné aux jeunes. Face à la perte d'ambition des maîtres d'ouvrage, le Club de Rome a décidé de former des élus en Europe. Mais cela ne suffit pas. Il faut aussi convaincre par la démonstration que cela est possible. C'est tout l'enjeu : est-il possible de faire différemment, dans le respect des patrimoines naturel et culturel ?

Les réalisations les plus abouties sont la meilleure preuve que oui, cela est possible. Voilà pourquoi je témoigne avec mon travail et participe au Off du développement durable¹⁵. Chaque année, il met en avant des projets qui, en France, mettent l'écoresponsabilité en pratique. Et puis, il faut aussi écrire et parler de l'action écoresponsable comme vous le faites.

- 1) www.atelierphilippemadec.fr présente tous ses projets d'architecture, d'urbanisme et de territoire.
- 2) La Cité de l'architecture et du patrimoine, à Paris, assure la valorisation culturelle de ce prix, qui existe depuis 2007 à l'initiative de l'architecte Jana Revedin.
- 3) www.philippemadec.eu présente ses écrits : livres, cours et conférences.
- 4) Towards a Critical Regionalism: Six Points for an Architecture of Resistance, in *The Anti-Aesthetic: Essays on Postmodern Culture*, Hal Foster, Bay Press, Port Townsend, 1983.
- 5) *Seuil*, Paris, 1978.
- 6) Boullée, Hazan, Paris, 1986, puis 1989. Architecte français, figure majeure du courant néoclassique, Etienne-Louis Boullée (1728-1799) imagina des villes comme d'immenses bâtiments aux gigantesques espaces intérieurs.
- 7) Oser – L'alterité, le spécifique, la bienveillance, les cultures in *Réenchâter le monde*, sous la direction de Marie-Hélène Contal, Gallimard, collection Alternatives, 2014.
- 8) *Le temps à l'œuvre citoyen*, Plourin-lès-Morlaix 1991-2004, Jean-Michel Place, Paris, 2004.
- 9) Le Val de Durance est l'aire d'influence du réacteur thermonucléaire expérimental Iter. Voir <http://valdedurance.regionpaca.fr>. Ce projet a été mené dans le cadre du programme européen Crepud Med.
- 10) LLOP TORNE Carles, BOSC Stéphane, *Working with the territory. Stratégies for the new territorialities _ Travailler avec le territoire. Stratégies pour les nouvelles territorialités*. CREPUD-MED, ACTAR, Barcelone, Bâle, New York, 2012
- 11) Cf. www.atelierphilippemadec.fr
- 12) Selon la Réglementation thermique française RT2012, un bâtiment basse consommation (BBC) a une consommation d'énergie inférieure de 80 % au standard réglementaire.
- 13) Ernst Ulrich von Weizsäcker, Amory B. Lovins, L. Hunter Lovins. Facteur 4. Deux fois plus de bien-être en consommant deux fois moins de ressources, Rapport au Club de Rome, Terre vivante, Mens, 1997.
- 14) Ernst Ulrich von Weizsäcker, Karlson Hargroves, Michael Smith, Cheryl Desha, Peter Stasinopoulos. Facteur 5. Comment transformer l'économie en rendant les ressources cinq fois plus productives, De Boeck, Bruxelles, 2013.
- 15) www.leoffdd.fr

Exergues

La base de tout projet, c'est la parole

Une parcelle, c'est un projet politique

Encadré 1 : Kenneth Frampton et le régionalisme critique

La quête de l'écoarchitecture est pour Philippe Madec un soubassement culturel permanent, la source constante d'explorations en phase avec les buts et le contexte de chaque projet. Et s'il conçoit ainsi l'écoarchitecture d'une manière bien plus riche et structurante que la simple application de tel ou tel règlement technique, c'est en grande partie grâce au Régionalisme Critique de Kenneth Frampton.

Architecte, critique et historien britannique né en 1930, Kenneth Frampton enseigne l'architecture à l'Université Columbia, à New York, depuis 1972. En 1983, son *Vers un régionalisme critique : six points d'une architecture de résistance*¹ rompt avec l'indifférence de l'architecture moderne à l'égard du lieu. Le Régionalisme Critique fait grand cas des données physiques de chaque site : sa topographie, son climat, la lumière qu'il reçoit, etc.

1) Hal Foster, Bay Press, Port Townsen.

Encadré 2 : Le Club de Rome et le rapport Brundtland

Philippe Madec croule sous les prix. Pour le seul projet de Plourin-lès-Morlaix, il en a reçu... cinq. Le Global Award, décerné en 2012, est pour lui une très grande fierté. Mais le prix qui lui a fait le plus plaisir n'en est pas un au sens strict. C'est lorsque, en 2010, le Club de Rome lui a demandé de faire partie de son chapitre européen. « Cela a été une joie immense. Le Club de Rome est une lumière dans l'histoire récente », déclare l'intéressé.

Fidèle au rapport de 1973 *Halte à la croissance* ?¹ au retentissement planétaire, le Club de Rome continue de travailler sur les moyens de sortir l'économie de la croissance linéaire. « On doit forcément inventer quelque chose d'autre. Le club maintient sa pression pour une alternative et contribue à lui donner des fondements solides », commente Philippe Madec.

« *Facteur 4*, paru en 1997, ne dit pas simplement qu'il faut réduire les émissions de gaz à effet de serre par quatre à l'horizon 2050. Il dit qu'il faut créer deux fois plus de bien-être avec deux fois moins de ressources. *Facteur 5* prolonge cette idée et souligne que l'enjeu, c'est le rapport aux ressources. C'est là qu'il faut se battre. Ces valeurs nourrissent mon travail et celui de mes pairs. Le Club de Rome n'a plus la visibilité qu'il a eue, mais il travaille », assure Philippe Madec.

La référence au développement durable et au rapport Brundtland, qui mise sur la croissance, n'entre-t-elle pas en collision avec les prises de position du Club de Rome ? « Je ne le crois pas. L'une est bonne dans certains lieux, l'autre dans d'autres : dans certains pays, plus de la moitié de la population vit sous le seuil de pauvreté, rappelle Philippe Madec.

» On connaît la limite du rapport Brundtland, avec sa position globale en faveur de la croissance. Mais développement durable, décroissance, croissance : toutes ces notions me semblent bonnes à prendre dans les situations qui leurs correspondent. Le Club de Rome ne dit pas « On arrête la croissance. » Il dit « On fait de la décroissance là où il y a trop. » Il faut toujours faire attention au contexte. »

1) Donella Meadows, Dennis Meadows, Jorgen Randers. Les limites à la croissance (dans un monde fini), Rue de l'échiquier, Paris, 2012.